



*De la même autrice*

*La Matière du chaos*, Notabilia, 2022

ÉCHOS

## *Sur l'autrice*

Née en 1981, Kristín Eiríksdóttir avait déjà fortement marqué la scène littéraire islandaise avec son recueil de nouvelles *Doris Dies* (non traduit en français), paru en 2010. *La Matière du chaos* (Notabilia, 2022), qui a figuré dans la liste des meilleurs livres de 2017 du Icelandic National Broadcasting Service, l'a imposée comme une romancière prometteuse. Kristín Eiríksdóttir a remporté les Icelandic Literary Prize et Icelandic Women's Literature Prize, et s'est classée en deuxième position du Prix des libraires islandais.

Kristín Eiríksdóttir

# ÉCHOS

Traduit de l'islandais  
par Jean-Christophe Salaün

**NOTAB/LIA**

© Les éditions Noir sur Blanc, 2025,  
pour la traduction française  
Titre original : *Tól*

© Kristín Eiríksdóttir, 2022

Published by agreement  
with Copenhagen Literary Agency ApS, Copenhagen

© Visuel : Paprika

ISBN : 978-2-88983-076-3

**VILLA**



Le générique défile sur la toile avec les remerciements aux entreprises et aux proches, mais lorsque les lumières se rallument, je suis seule sur scène. Dans la salle, les spectateurs ont les yeux rouges et la mine défaite ; la modératrice, suédoise comme le festival qui m'accueille, semble stoïque. Elle porte une chemise blanche boutonnée jusqu'au col, un costume bleu marine et des tennis toutes neuves, blanches elles aussi. Le regard affûté, elle fait résonner entre chaque phrase un *euuuh* monocorde. Elle commence par se présenter. Comme la plupart des gens ici présents le savent, elle s'appelle Sara Hults et fait partie des organisateurs de ce festival du documentaire qui, cette année, a décidé de mettre à l'honneur les réalisatrices. Elle chante ensuite les louanges de mon film et énumère les récompenses qu'il a reçues.

Puis elle me présente. Je suis islandaise, je m'appelle Villa Dúadóttir et j'ai étudié à l'école de cinéma de Reykjavík où j'enseigne à présent, en plus d'animer des ateliers scénario au sein du département d'écriture créative de l'université d'Islande. *Dimmi/Dimitri* est mon premier long-métrage. Nous nous regardons dans les yeux, puis Sara consulte les papiers qu'elle a entre les mains.

La bouche sèche, j'avale une gorgée d'eau et le son de ma déglutition résonne dans les haut-parleurs.

Sara m'interroge sur mes liens avec le sujet du film :

Le chasseur de baleines.

2013. J'ai reçu mon diplôme de cinéma l'année de mes trente-trois ans et des cinq ans de mon fils, Haki. Je travaillais dans un bar pour financer mes études, confiant Haki à ma mère, mais peu importent les heures accumulées, j'avais généralement épuisé mon salaire bien avant la fin du mois. Nous dînions alors chez Maman, qui me virait des petites sommes sans vraiment m'en parler, car Maman ne prêtait pas, elle donnait. Mes études terminées, je m'étais fait embaucher à temps plein au bar, situé dans un hôtel du centre-ville. J'avais du mal à imaginer comment faire décoller ma carrière de cinéaste.

Le bar accueillait surtout les clients étrangers de l'hôtel, mais il arrivait que des Islandais se glissent parmi eux, généralement dans l'espoir d'avoir la paix. Un soir, un couple de ce genre est entré : un type squelettique avec une vilaine peau et des lunettes en culs de bouteille accompagné d'une fille tout juste sortie de l'enfance qui avait l'air nerveuse. Ils ont commandé au bar et je les ai invités à s'asseoir pendant que je préparais leurs boissons. Ils se sont installés contre une colonne carrelée, derrière un énorme ficus. Tourné de mon côté, le type m'observait à travers les feuilles. Je sentais son regard sur moi et pesais chacun de mes

gestes, prenant garde à ne pas tourner la tête dans sa direction. La fille n'est pas restée très longtemps, et alors que je débarrassais la table, il a commandé une deuxième bière et un shot de vodka. Puis il m'a demandé si je l'avais oublié. Retirant ses lunettes, il a plissé les yeux en me regardant.

« C'est pas grave, a-t-il dit devant mon malaise.

– Je suis vraiment pas physionomiste », me suis-je excusée.

Je lui ai expliqué que je souffrais d'un syndrome particulier, qui empêchait mon cerveau de reconnaître les visages. J'avais lu quelque chose à ce sujet, j'ignorais si cela correspondait vraiment à ma situation. J'avais toujours eu une difficulté anormale à me souvenir des visages, et même simplement à les regarder ; or, pour se souvenir, il faut avoir vu.

« Je t'avais acheté des cigarettes, tu l'avais noté en rouge alors que ça faisait partie des produits bleus, tu te rappelles ? »

À cet instant, Dimmi est sorti du brouillard. Un adolescent qui passait quotidiennement à l'épicerie Gummabúð du quartier de Vogar où je travaillais, à peine plus âgée que lui. Devant ma réaction, il a éclaté de rire et dit être content que je ne cherche pas à dissimuler ma surprise. Son ton était chaleureux, et j'ai songé qu'il ressemblait à un acteur qu'on aurait maquillé pour le vieillir, à la fin d'un biopic. La marque des années, de l'expérience, semblait avoir été collée artificiellement sur son visage.

« Tu fumes toujours ? » m'a-t-il demandé.

J'ai répondu que non – j'avais arrêté cinq ans auparavant lorsque j'étais enceinte de Haki –, mais je l'ai suivi dehors en laissant un de mes collègues tenir le bar. C'était le début de l'été, et au cœur de la soirée encore lumineuse comme en plein jour résonnaient des éclats de voix, de rire, l'écho d'une musique rythmée. Nous nous sommes assis sur un banc, il s'est roulé une cigarette puis l'a allumée et m'a donné des nouvelles de lui, sans poser aucune question. Ni l'un ni l'autre n'avons évoqué ce brouillard duquel il venait de s'échapper, le passé que nous avons en commun. Son tabac était saupoudré d'herbe, mais je n'ai pas bronché malgré l'odeur envahissante. Moi aussi, je roulais mes cigarettes autrefois, et même si j'étais heureuse de m'être libérée de cette servitude, le cérémonial me manquait. Lorsque Dimmi m'a dit travailler sur un baleinier, j'ai eu du mal à cacher mon dégoût.

« Un jour, on en a chassé une qui attendait un petit, m'a-t-il raconté, provocateur. Il leur est tombé dessus vivant lorsqu'ils ont éventré la bête.

– Mon Dieu. Qu'est-ce qu'ils en ont fait ?

– Bah, ils l'ont tué, mais des scientifiques danois ont récupéré la dépouille. Ça arrive souvent. La routine. »

Quelques semaines auparavant, assise dans la cuisine de Maman, j'avais lu un article annonçant que la chasse à la baleine avait de nouveau été autorisée pour une durée limitée, apparemment dans un but scientifique. Je me demande même s'il n'était pas accompagné de la photo d'un énorme rorqual

qu'une poignée de pêcheurs tiraient sur le rivage, un rictus satisfait aux lèvres. Je me rappelle avoir dit que je trouvais ça dégueulasse, ou quelque chose de ce genre. Que ces créatures devraient être considérées comme une espèce protégée. Maman était d'accord.

Lorsque Dimmi en a eu assez de son joint, il s'est allumé une Camel, m'a raconté la vie en mer et m'a dit qu'il avait mangé de la viande de baleine tellement fraîche qu'elle frétillait encore sur la langue. Il s'est esclaffé, et j'ai eu cette idée que je n'ai même pas laissée mûrir avant de la formuler.

« Je peux faire un documentaire sur toi ? » ai-je demandé, et il a sursauté. Il s'est tu, m'a regardée d'un air surpris. Puis il a voulu savoir en quoi ce serait intéressant. Je lui ai dit qu'on verrait bien, et il m'a promis d'y réfléchir sérieusement, mais à peine avait-on remis un pied dans le bar qu'il a accepté.

« Bien sûr que tu vas faire un film sur moi ! » a-t-il lancé d'un ton étonnamment enjoué avant d'enrouler son bras autour de mes épaules et de me serrer contre lui – à ma surprise, je ne trouvais pas son odeur si désagréable.

Sara Hults m'adresse un regard interrogateur. Pourquoi avais-je envie de faire un film sur lui ? Nous étions pareils, je m'apprête à lui dire, absolument identiques. Je me ravise, garde le silence un instant et réponds finalement :

« Ça m'a juste traversé l'esprit, je lui ai posé la question et ça s'est fait. Mais ce qui m'a donné cette idée, c'est une chose qu'il a dite en lien avec *Moby Dick*. Je ne l'ai jamais lu et – je précise en posant la main à plat sur ma poitrine –, si je peux me permettre, je ne pense pas que Dimmi l'ait lu non plus. Il m'a dit quelque chose comme ça : que c'était bon, pour un petit homme, de tuer une grosse baleine. Pour un *petit homme furieux et brisé* comme lui. » Je souris au public. Sara émet un *euuh* qui fait glousser un spectateur quelque part dans la pénombre.

« Ça me semblait mettre le doigt sur quelque chose dont j'avais envie de parler, je crois, mais il y avait aussi sa manière... sa manière de se voir de l'extérieur, de se mettre en scène.

– De se mettre en scène ? »

J'ai d'abord eu l'intention de tout filmer moi-même. Quelques jours après notre rencontre au bar de l'hôtel, je me suis présentée chez Dimmi avec une caméra de location, un trépied et un micro. Il m'a servi un café noir sans me demander si je prenais du lait ou du sucre, ce qui était le cas. J'avais toujours bu mon café avec du lait, et puis six ans auparavant – en cure de désintoxication au centre Vogur – j'avais pris l'habitude de le sucrer aussi. Ma marraine des Alcooliques Anonymes m'avait prévenue que l'envie de sucre pouvait devenir incontrôlable lorsqu'on arrête de boire, et ça n'a pas raté. Rien n'était trop sucré, je n'en avais jamais assez. Je me suis forcée à avaler quelques gorgées de ce café amer, puis j'ai cherché un bon emplacement pour le trépied et le micro. La technique n'était pas mon fort mais, réprimant mes complexes, j'agissais comme quelqu'un qui sait ce qu'il fait, et ça a fonctionné jusqu'à un certain point.

Des étagères recouvraient le plus long mur du salon, exhibant la collection de Dimmi : une infinité de cassettes vidéo, de Blu-ray et de DVD. Les films étaient classés dans l'ordre alphabétique selon le nom du réalisateur. J'ai jeté un coup d'œil à tous ces titres plus ou moins familiers. Un autre mur

accueillait un grand écran plat et des enceintes. Je me suis mise à imaginer Dimmi affalé sur son fauteuil dans la pénombre, des volutes de fumée dansant devant son visage impassible illuminé par l'écran. En entrant chez lui, j'avais retiré mes chaussures et je parcourais l'appartement en chaussettes, la lourde caméra sur l'épaule pour filmer des détails. Un gros plan sur sa collection de vidéos, une matriochka à la peinture presque complètement écaillée. Elle était posée au centre d'un collier à pointes abandonné là sur l'étagère, probablement par négligence, pourtant c'est justement ce plan qui ouvre le film. La matriochka, le collier, avec en fond sonore la voix de Dimmi qui dit, hors contexte :

« ... j'ai rien du tout mais prends quand même... »

J'ai ensuite installé la caméra sur le trépied, évalué la luminosité en faisant mes réglages et essayé de trouver le bon angle. Dimmi était assis dans un fauteuil dont le tissu au niveau des accoudoirs commençait à s'effiloche. Il avait du mal à rester en place, tirait sur les fils, les enroulait autour de ses doigts et changeait sans cesse de position. M'efforçant d'adopter une attitude détendue, je me suis installée face à lui, de telle sorte que son regard dévie légèrement de l'objectif. Nous avons parlé cinéma. Plus jeune, il voulait devenir réalisateur. Nos rôles auraient alors été inversés : « J'aurais fait un film sur toi », m'a-t-il dit en poussant légèrement mon pied avec le sien. Pendant que nous

parlions, c'était comme s'il avait oublié la caméra, comme s'il me faisait des confidences. Je me rappelais certaines de ses histoires datant de l'époque où nous étions adolescents, pas toutes. Cela ne semblait pas le perturber le moins du monde et, plus tard, en revoyant les images de notre entretien, je me suis rendu compte que c'était à la caméra qu'il se confiait. Qu'il m'avait oubliée, moi, pas l'enregistrement.

Il avait toujours vécu seul avec son père, mais c'était sa mère, russe, qui avait choisi le prénom Dimitri. Elle voulait qu'on l'appelle Dima, comme son grand-père de Mourmansk, mais le surnom n'avait jamais pris, et encore moins après qu'elle était repartie en Russie. Était-il en contact avec elle ? Il préférait la laisser vivre de son côté. Avait-il une belle-mère ? Son père buvait, il avait entretenu quelques relations, mais jamais rien de sérieux. Nous avons parlé de ses films préférés, et il jouissait d'un certain talent de conteur. La voix agréable, il savait susciter l'envie, faire naître la tension dramatique et conclure son récit, comme si tous ces films s'étaient imprimés en lui. Sur la table trônait un bol rempli de chocolats à la réglisse où j'ai envisagé de me servir, mais aussitôt j'ai imaginé sa main tâtonnant parmi ces friandises et je me suis abstenue. Il m'a offert un shot de vodka que j'ai refusé. Lorsque je lui ai dit que j'avais arrêté de boire six ans auparavant, il s'est figé un instant avant de revenir rapidement à lui.

Et son père ? Papa est top, m'a-t-il répondu, on est top. Comment ça se passait à la maison ? Quand il buvait ? Ça se passait bien, enfin... souvent il se mettait à gueuler, des choses comme ça, mais Dimmi estimait avoir eu une enfance heureuse. Et aujourd'hui, où était son père aujourd'hui ?

« Il est... a-t-il bafouillé, semblant lutter pour trouver les bons mots. Il est devenu triste.

– Comment ça ? ai-je demandé avec prudence.

– C'est juste... la dernière fois que je l'ai vu, il est tombé dans la rue. Il était assis avec sa bière sur le perron d'une maison, rue Austurstræti, quand d'un coup, boum. Il n'a même pas essayé de se rattraper avec les mains. Il s'est ouvert le front, mais il est resté allongé là sur sa cannette écrasée, une cigarette allumée entre les doigts. En train de dormir.

– Oh », ai-je lâché malgré moi un peu trop vite. Dimmi s'est mis à rire. *Boum*.

« Un sacré clown, a-t-il ajouté.

– Et qu'est-ce que tu as fait ? » lui ai-je demandé.

Il m'a répondu qu'il était en chemin pour acheter de l'alcool à Vínbúð. Ce jour-là, je n'ai pas osé lui poser davantage de questions sur son père ou son enfance. À cause de la fumée, l'air du salon était devenu si épais que, en repartant, j'avais l'impression d'avoir repris la cigarette. Je lui ai demandé si je pouvais revenir le lendemain ; il m'a dit qu'il avait rendez-vous chez le médecin, mais que j'étais la bienvenue.

« Ton film, ça va être du sérieux, je te le promets », a-t-il conclu avec un sourire et un clin d'œil avant qu'on se sépare.

Haki était chez Maman, et lorsqu'il m'a vue par la fenêtre de l'appartement situé en sous-sol, il a bondi et couru jusqu'à la porte. Maman m'a fait signe, elle aussi, avant de se précipiter pour m'ouvrir. Haki s'est installé sur mes genoux dans la petite cuisine pendant que Maman préparait un café que j'avais pourtant refusé. Ils m'ont montré des dessins qu'ils avaient faits ensemble. Le style de Haki consistait à essayer de déchirer la feuille avec la pointe du stylo, et il devait percevoir un soupçon d'inquiétude dans ma voix tandis que je chantais ses louanges avec excès.

« Comment ça s'est passé ? m'a demandé Maman.

– Bien, très bien. Ça te dérangerait de le garder un peu ces prochaines semaines ? »

Haki m'a soudain semblé devenir plus lourd sur mes genoux. Maman ne répondait pas. *Réponds, réponds, réponds*, assénais-je dans ma tête. Haki s'est appuyé encore plus fort contre mon épaule.

« Bien sûr, bien sûr, a-t-elle enfin lâché. Aucun problème. Hein, mon petit chéri ? On va bien s'amuser, avec Mamie, pas vrai ? »

Il n'a pas réagi.

Maman s'est assise avec la cafetière et, la voyant lutter pour appuyer sur le piston, je lui ai demandé :

« Qu'est-ce qui t'arrive, tu es patraque ? »

Versant le café dans nos deux tasses, elle m'a répondu traîner quelque chose de bizarre ces derniers temps. Le moindre effort la fatiguait et l'essoufflait.

Mal à l'aise avec la caméra, la médecin a commencé par protester, mais Dimmi a réussi à la convaincre, et je lui ai promis qu'elle n'apparaîtrait pas dans le film. Les résultats de ses examens étaient arrivés, elle voulait vite lui en parler. Dimmi lui a demandé d'attendre un peu, et ils sont restés assis un moment de part et d'autre du bureau en désordre sans prononcer un mot. Je ne maîtrisais pas bien mon nouveau micro et j'étais nerveuse, les réglages ont donc pris un certain temps. À l'école, les étudiants ne juraient que par la technique, pour moi elle n'était qu'un moyen de saisir du contenu. Je rêvais d'une équipe qui s'occuperait de tout ça à ma place pendant que je me concentrerais sur ce qui m'importait le plus.

« Vous êtes fâchée ? » a demandé Dimmi à la médecin.

Feignant de ne pas l'avoir entendu, elle lui a lu ses résultats d'un ton accusateur, comme s'ils étaient le signe d'un outrage criminel envers la vie, et non d'une mauvaise santé. Toutes ces cigarettes, cet alcool, cette drogue, cette malnutrition, ces nuits blanches, cette angoisse. Pourquoi n'arrêtait-il pas de fumer, de boire, de se droguer, de veiller, d'angoisser, de se priver de nourriture ? S'il ne mettait pas rapidement fin à ses mauvaises habitudes, il ne vivrait plus très

longtemps. Il souffrait d'emphysème, d'hypertrophie cardiaque, son foie était endommagé et sa pression artérielle, hors de tout contrôle. Gravement dénutri, il manquait également de toutes les vitamines, en particulier celles du groupe B, à peine détectables dans son corps.

« En l'état, je ne suis même pas sûre que vous pourriez survivre à une grippe. Vous comprenez ce que je vous dis ? »

Dimmi a hoché la tête.

« Vous n'avez que vingt-neuf ans », a-t-elle conclu, du ton qu'emploierait une mère pour signifier sa déception à son enfant.

Jusqu'ici, il était resté assis les bras croisés, l'air stoïque, mais cette dernière phrase semblait l'avoir déstabilisé, et ses mains sont retombées sur ses cuisses. Il a tourné la tête vers moi et regardé droit dans l'objectif. Une multitude d'infimes nuances ont traversé son visage avant qu'il ne retrouve son masque habituel, puis il a reporté son attention sur la médecin.

« Mais je n'ai pas de cancer ? a-t-il demandé.

– Pas encore, non.

– Ça, c'est top dollar, a lancé Dimmi en se levant. Comme ils disent au Danemark. »

Pendant que je rangeais mon matériel, elle lui a élaboré un programme d'injections de vitamines et s'est même demandé s'il ne devait pas être hospitalisé pour la nuit afin de recevoir des nutriments en intraveineuse.